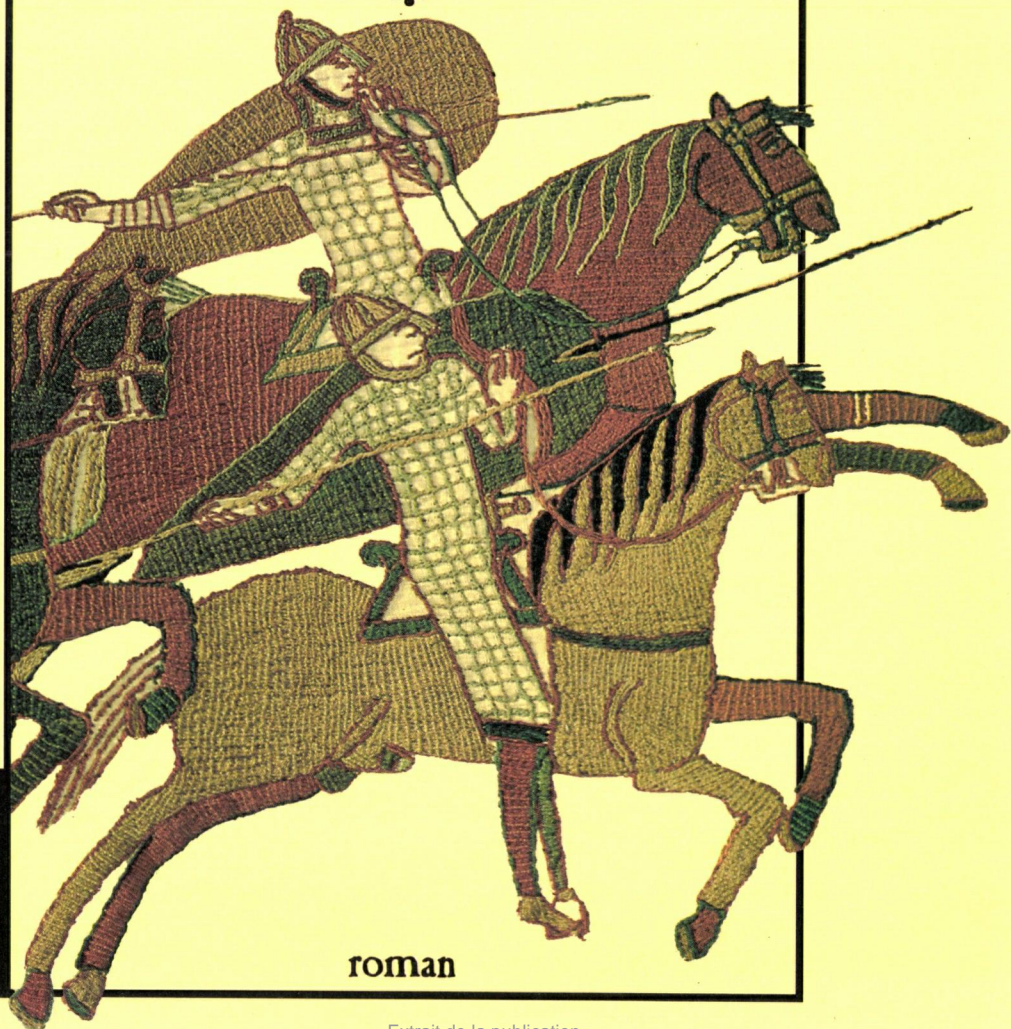


Claude Poulain

LES
CHEVAUCHÉES
DE L'AN MIL



Denoël

roman

Extrait de la publication

LES CHEVAUCHÉES DE L'AN MIL

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Les Chevauchées de l'an mil, tome 2

Claude Poulain

LES
CHEVAUCHÉES
DE L'AN MIL

*

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1994
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24167.X
B 24167.8

« La société des fidèles ne forme qu'un corps; mais l'État en comprend trois. Car l'autre loi, la loi humaine, distingue deux classes : nobles et serfs, en effet, ne sont pas régis par le même statut. Deux personnages occupent le premier rang : l'un est le roi, l'autre l'empereur; c'est leur gouvernement que nous voyons assurer la solidité de l'État. Il y en a d'autres dont la condition est telle que nulle puissance ne les contraint, pourvu qu'ils s'abstiennent des crimes réprimés par la justice royale. Ceux-ci sont les guerriers, protecteurs des églises; ils sont les défenseurs du peuple, des grands comme des petits, de tous enfin, et assurent du même coup leur propre sécurité. L'autre classe est celle des serfs : cette malheureuse engeance ne possède rien qu'au prix de sa peine. Qui pourrait, l'abaque en main, faire le compte des soins qui absorbent les serfs, de leurs longues marches, de leurs durs travaux? Argent, vêtements, nourriture, les serfs fournissent tout à tout le monde; pas un homme libre ne pourrait subsister sans les serfs. Y a-t-il un travail à accomplir? Veut-on se mettre en frais? Nous voyons rois et prélats se faire les serfs de leurs serfs; le maître est nourri par le serf, lui qui prétend le nourrir. Et le serf ne voit point la fin de ses larmes et de ses soupirs. »

Poème dédié au roi Robert le Pieux par Adalberon, surnommé Ascelin, évêque de Laon de 977 à 1030.

Je lui dis : « Marche, marche, tu ne me dis pas tout !

– Bien sûr que si, dit-il, qu'est-ce que tu veux que je te cache ? »

Évidemment, c'est un historien, il ne cache rien : il interprète.

Ce qui est arrivé est plus beau, je crois.

GIONO.

« Toi, le morveux, déguerpis! »

La porte reste ouverte. Éperdu, l'enfant fait un détour afin de se tenir le plus loin possible du seigneur Yvon de Marigné, dont l'énorme masse s'oppose cruellement à sa fragilité. Par expérience il sait que l'homme tentera de lui allonger, au passage, une gifle ou un coup de pied.

« Obéis, Eudes. »

Alors, conscient de son isolement, rassemblant toutes ses forces, il fonce vers le rectangle clair. Le pied du seigneur l'atteint dans les reins et le projette, douloureux, meurtri, à plat ventre dans la cour.

Tandis que l'homme rit, tardant à repousser le battant, Eudes entend, au travers de ses larmes, de faibles et molles protestations :

« Pourquoi le frapper, mon cher seigneur? Il ne demande pas mieux que de s'éloigner.

– Nous n'avons que faire de ton avorton... »

Déjà la voix sonore change de ton, prend des inflexions bizarres et troubles aux oreilles d'Eudes.

« Ne t'inquiète pas, belle Mahaut, le traitement a du bon. C'est ainsi qu'on forme les hommes et il en a besoin. Mais viens plutôt ici... »

Le grossier loquet de fer joue. Eudes désormais ne peut plus discerner les mots. Des petits rires, des exclamations enjouées se mêlent à un bourdonnement qui finit par devenir un ronron. En dépit d'une avide et presque malade curiosité jalouse, Eudes n'ose aller coller l'oreille à la porte pour comprendre ce qui se dit ou se fait ensuite. Dans le va-et-vient perpétuel de la cour du château,

trop de gens peuvent l'observer. Malheureux, désespéré, ravalant ses larmes tant bien que mal, il va s'asseoir sous un vaste auvent de bois. La tête enfouie dans les bras, l'image du sire de Marigné demeure sur sa rétine : agressive et humiliante. Après une série de soupirs saccadés, sur une promesse de vengeance qui, pour être lointaine, ne lui semble pas moins un baume, il va rejoindre un des groupes d'enfants qui s'ébattent dans la cour.

A six ans, Eudes est un bel enfant, au doux visage de fille sous des cheveux d'un roux ardent. Mais la vivacité de son caractère, ses soudaines et violentes colères surprennent toujours les moqueurs. Et son exceptionnelle vigueur en fait un adversaire redoutable, même si on l'assaille à plusieurs.

Pourtant le nombre de ceux qui le narguent croît sans cesse. Les enfants du sire de Marigné donnent eux-mêmes le ton en ne l'appelant que : < le fils de la pute >.

La disgrâce d'Eudes date d'un an, au plus. Elle a débuté peu après la mort de son père, l'écuyer Ancelot, quand le puissant sire de Marigné a commencé de rendre d'ostensibles et quotidiennes visites à la jeune veuve. Eudes continue de pleurer un père qu'il admire et dont chacun s'accorde à reconnaître les qualités.

Au fil des mois, son malheur lui a paru grandir : du vivant de l'écuyer on ne le narguait ni plus ni moins qu'un autre, depuis, il devient, chaque jour davantage, le souffre-douleur d'élection, aussi bien des enfants que du gros seigneur.

Il se dit parfois que le mal ne peut venir que de sa mère. Pourquoi reçoit-elle ce gros porc d'Yvon? Pourquoi s'enferme-t-elle avec lui des matinées ou des après-midi entiers? Et surtout, pourquoi ne défend-elle pas son petit Eudes? Mais le soir elle le prend si doucement, si gentiment sur ses genoux, pour lui conter des histoires, elle le serre si fort en l'embrassant, et en l'appelant : < Mon petit Ruffin >, avec parfois des larmes dans la voix, que sa rancune fond à l'instant, disparaît, emportée par cet amour retrouvé, par cet immense besoin d'être aimé qui le tenaille. Tout, à ses yeux, redevient simple, évident : sa mère est si belle, rien d'étonnant que chacun en soit jaloux et qu'une brute même puisse l'aimer. Si beaucoup ne peuvent souffrir Eudes, ce n'est que par envie. Sur cette ultime justification, il s'endort tendrement dans le giron maternel. Mais, dix fois au cours de la nuit, des rêves violents et douloureux le troublent, et il hurle, dramatique, jusqu'à réveiller sa mère.

On ne l'a longtemps appelée que « la belle Mahaut ». Maintenant c'est « Mahaut la pute ». Elle ne se contente pas d'en rire. Provocante, sûre de son pouvoir sur le seigneur, elle se plaît, elle, à appeler les autres femmes « les truies », et elle se promène par la cour pour exhiber robes, bracelets et colliers. Indolente, insolente elle va, contraignant au détour celles qui ont été ses compagnes ou même ses amies, et que la vie astreint aux plus rudes travaux. Tout ce qui porte cotillon crache, en cachette, sur son passage et marmonne des insultes. Les hommes, en revanche, suivent des yeux sa démarche ondoyante. Immobiles et empourprés, ils détaillent ses formes avec admiration et convoitise.

Parfois, quelque enfant se risque à l'insulter, à répéter ce qu'il a entendu dire chez lui. La raclée qu'aussitôt lui inflige père ou mère enseigne à l'innocent le respect et la crainte des puissants. Nul ne peut courir le risque de mécontenter le sire. Pute elle est, mais pute de seigneur. Et mieux vaut ne point étaler ses sentiments.

Mahaut est une brune gracieuse de vingt-deux ans, à la taille bien marquée, aux seins menus mais arrogants, et à la peau si blanche que toujours ses compagnes, si loin qu'elle puisse se souvenir, la lui ont enviée. La douceur un peu mièvre de ses traits est rendue plus piquante par une permanente propension au rire et à l'impertinence. Certains n'hésitent point à l'affirmer diablesse.

Cette façon qu'elle a de se moquer et d'enjôler est-elle naturelle? Chacun s'accorde à penser que, pour s'être si vite consolée de la mort de son époux, elle ne devait guère tenir à lui, et se soucier peu des sacrements de notre Sainte Mère l'Église. On en jase, en faisant remarquer que la mort de l'écuyer semble être survenue juste à temps. Les langues les plus acérées disent aussi que les circonstances de cette mort ne sont pas claires et que mieux vaut n'y pas regarder de trop près.

Ancelot, dans la vigueur de ses vingt-cinq ans, cavalier infatigable, réputé pour sa souplesse et son agilité, n'est-il pas mort, sans témoin, dans un banal et inexplicable accident de cheval? Ce jour-là, il chevauchait seul. Son seigneur l'avait expédié deux jours plus tôt à la tour de guet d'Aviré pour une obscure mission auprès du chevalier Oudric, qui commandait le détachement de ce poste

avancé, d'où il est possible de surveiller les éventuels mouvements offensifs du puissant seigneur de Segré, ennemi déclaré de celui de Marigné.

Ancelot qui revenait seul avait franchi la Mayenne, tôt le matin, en face de Chenillé. Il avait même adressé la parole à deux femmes à la sortie du hameau. Voilà tous les renseignements recueillis par le chevalier Oudric en tentant de comprendre le drame. L'écuyer ensuite s'était enfoncé dans la forêt qui s'étend au-delà, sans interruption, jusqu'à Marigné. Que s'est-il passé sous le couvert? Comment expliquer qu'en fin d'après-midi, trois serfs, de corvée de bois, l'aient retrouvé mort, à moins d'une lieue du château? Ils n'avaient pu approcher son cheval qu'avec mille difficultés. Le pied d'Ancelot était resté coincé dans l'étrier, et la bête affolée traînait sans doute depuis des heures un corps affreusement disloqué et déchiré.

L'idée d'une mauvaise rencontre, d'un meurtre par une troupe de pillards ne pouvait être retenue, car les brigands se seraient emparés du cheval d'abord, ensuite des vêtements et des armes de l'écuyer. Or rien n'avait été dérobé. Et chose plus curieuse encore : il ne semblait pas qu'Ancelot ait eu à se défendre puisque ses armes pendaient intactes à l'arçon. Ne restait comme hypothèse que la maladresse, la chute malencontreuse avec un pied coincé.

Le cortège sinistre des trois miséreux accompagnant son père couché par eux en travers de la selle, jamais Eudes ne pourrait l'oublier. Sa mère en larmes le tenait par la main, elle tentait de lui dissimuler la scène, disant :

< Ne regarde pas, Eudes, cache ton visage dans ma jupe, petit Ruffin. > Ce surnom, dont elle use si souvent, lui vient de son père, Ancelot aimait l'appeler ainsi. Aujourd'hui seuls sa mère et Conrad le lui donnent.

Mais lui voulait voir, regarder de tous ses yeux, graver la scène en lui.

Le sire Yvon avait manifesté publiquement son regret de la perte du jeune écuyer. Depuis des années Ancelot était son commensal et son compagnon préféré de chasse ou de guerre. Mais les dernières messes dites par le curé du château, deux semaines plus tard, les visites du sire à la jeune veuve commençaient.

< Eudes, viens près de moi, viens, petit Ruffin. >

L'homme qui l'appelle et dont Eudes reconnaît la voix avec joie, est un grand et maigre guerrier, nommé Conrad, surnommé le Saxon, son père étant d'origine germanique.

< Qu'as-tu fait aujourd'hui? >

Eudes se hisse prestement sur les genoux de l'homme, répond brièvement aux questions, puis à son tour il réclame :

< Raconte quelque chose, Conrad, raconte-moi des batailles où tu as combattu comme mon père. >

L'éloquence ne peut être le fort de cet homme dont la vie entière est vouée à la guerre. Pourtant, à la requête de l'enfant, il s'efforce de retracer quelques-unes des actions auxquelles il a pris part. Sous l'effort, pour retrouver ses mots, le long visage hâlé et balaféré de la tempe au menton se plisse, la large bouche édentée grimace et il baisse la tête.

L'enfant rit, le prend aux oreilles, tire en disant :

< J'ai peur de toi quand je ne vois que ton nez, il est trop gros, tout écrasé.

– Ceux qui l'ont abîmé ne sont plus là pour en rire, petit. Mais tu viens d'user d'un mot défendu.

– Lequel, Conrad?

– Peur! Le fils d'Anselot n'a pas le droit d'en user pour lui. Tu ne dois avoir peur de rien, ni de personne. Entends-tu? Je ne veux plus l'entendre.

– C'était pour rire. Mais tu m'apprendras?

– A tuer la crainte? Oui, petit Ruffin, je t'apprendrai, et aussi à te battre, pour être comme ton père l'était : le plus fort et le plus adroit.

– Tout à l'heure, contre moi ils étaient quatre, mais ce sont eux qui ont fui tant j'ai cogné. >

Conrad approuve :

< Voilà la meilleure façon de vivre. Ton père aurait été content. >

Et soudain volubile et maladroit, il évoque son frère d'armes : c'est lui, Conrad, qui a achevé la formation d'Anselot. Il avait cinq ans de plus que lui et ça compte à cet âge. Un adolescent de seize ans a grand besoin des conseils d'un aîné.

Le Saxon égrène d'une voix sourde, comme amollie, quelques souvenirs de cet apprentissage : il parle du jour où ils se sont déclara-

rés frères de sang, et juré fidélité, de leurs premières courses à la suite des bandes de pillards, des soirées passées en commun à la belle étoile, entre deux combats ou deux chevauchées.

L'évocation pourrait durer encore mais Conrad préfère rompre le charme en affirmant, convaincu :

« Tu verras quand ce sera ton tour, tu verras, petit Ruffin. Il te faudra, comme ton père, un Conrad. Un solide et fidèle compagnon. »

Conrad ne se laisse jamais entraîner à conter le mariage d'Ancelot. Ces journées de liesse lui laissent un goût d'amertume. N'a-t-il pas alors un peu perdu son ami? Jusque-là ils dormaient et mangeaient ensemble. Une femme allait désormais les séparer.

C'était en 962. Ancelot venait d'être promu écuyer du sire de Marigné. Mahaut, fille d'un écuyer mort depuis plus de dix ans, servait l'épouse du sire, Constance, qui ne savait rien refuser à cette jouvencelle si bellotte et si enjouée qu'elle parvenait parfois à dissiper, l'espace d'un moment, les permanentes angoisses de la dame.

« Je veux ton bonheur et t'aiderai à le trouver, disait souvent la dame, dis-moi sans crainte qui t'aime, jolie Mahaut, et qui tu aimes. Il en sera à ta volonté. »

Mais la fillette esquivait la réponse.

« Elle n'a personne encore dans le cœur, constatait Constance, quand elle sera amoureuse je le saurai. Franche comme elle est, il lui sera impossible de feindre. »

Si Mahaut, dont la mère avait disparu un beau matin sans qu'on ait pu comprendre pourquoi ou comment, ne semblait aimer personne, elle ne pouvait ignorer les sentiments d'Ancelot. L'écuyer n'avait d'yeux que pour elle et feignait de ne rien comprendre aux agaceries et aux avances des autres filles du château. Ancelot, le cavalier fougueux, le guerrier intrépide, la jeune brute avide, devenait, en présence de Mahaut, l'homme le plus doux, le plus patient, le plus prévenant. Et comme il était beau! Les épaules larges, la taille mince et un visage mâle aux traits réguliers, non encore déformés par les coups.

L'amour d'Ancelot pour Mahaut? Le château tout entier était au courant. Dame Constance était revenue à la charge :

« Que penses-tu d'Ancelot, ma toute belle? As-tu vu comme il t'aime? Le pauvre est transi d'angoisse quand un autre garçon t'adresse la parole. »

Mahaut riait et convenait volontiers qu'entre tous Ancelot était celui qui lui plaisait le plus. Puis, très vite, elle céda à son amour de se moquer.

La dame un beau matin avait décidé de ce mariage, auquel son époux, en revanche, ne semblait guère tenir. Mais son écuyer en perdait le boire et le manger; alors, brusquement, sans le moindre indice annonciateur, Yvon de Marigné avait donné son assentiment.

Quelle fête! personne au château ne voulait bouder la joie d'accompagner si joli couple.

Mahaut n'avait jamais été si gaie. Les âmes les plus jalouses, les plus envieuses, les plus amères même, voulurent participer à l'allégresse générale. Pendant trois jours le vin coula à flots, les jeux succédèrent aux jeux. Les concours de force et d'adresse devaient s'accommoder de la nuit comme du jour. Conrad ne se souvenait pas d'une fête aussi merveilleuse.

< Je ne croyais pas que tout finirait si vite et si mal. >

Le grand Saxon soupire. Ses mains retombent sur ses genoux comme honteuses de leur impuissance. Gauchement il embrasse l'enfant de son ami avant de le reposer à terre, puis tandis qu'Eudes s'éloigne, vif et délié comme l'a été son père, déjà sollicité par un nouveau passe-temps, Conrad murmure :

< Pauvre petit Ruffin, au moins pourras-tu compter sur moi. >

Les seigneurs de Marigné comptent parmi les principaux féaux du comte d'Anjou. Leur fief, vaste et compact, s'étend sur un terroir de près de huit lieues de diamètre, au nord d'Angers et au sud de Château-Gonthier, à cheval sur la Mayenne.

Leur forteresse est constituée par une large enceinte de bois, octogonale, défendue par huit tours. Les doubles palissades, élevées sur un soubassement de moellons et de terre, comportent un chemin de ronde. Un large fossé rempli d'eau l'enserme. Le vieux donjon de bois, Yvon l'a fait abattre. Prenant modèle sur son dynamique suzerain, Geoffroy Grise-Gonelle, il a fait édifier à sa place, sur la vieille motte agrandie, une énorme tour carrée en pierre qui domine la région de ses cent vingt pieds.

Le donjon ne s'élève pas au centre de l'enceinte, mais à proximité de la partie sud-est de la lice.

A l'intérieur de l'enceinte se trouvent de nombreux bâtiments : ceux des services qui ne peuvent commodément loger dans la grosse tour : les écuries, les logis d'une partie de la garnison, ceux des hommes d'armes mariés, les dortoirs pour une foule de serviteurs, l'église, et aussi certaines réserves volumineuses et peu utiles au cours d'un siège, bois et fourrages, quelques ateliers aussi : ceux du forgeron, du bourrelier et du tonnelier, ainsi qu'une tannerie.

Le donjon ne comporte aucune issue au rez-de-chaussée. Une passerelle de bois va du rempart à une poterne haute. En cas d'attaque, la passerelle est hissée dans la tour après que les habitants, hommes, femmes et enfants, s'y sont réfugiés.

L'assaillant se trouve ainsi en présence d'une volumineuse masse de pierres n'offrant guère de prise.

Les parties basses du donjon contiennent les cachots et certaines réserves : un puits y a été foré. Au niveau du sol se trouvent les celliers et les greniers pleins de futailles, de jarres et de multiples ustensiles.

Au premier étage, dans la partie centrale, s'étale la grande salle commune, ou d'apparat, derrière laquelle ont été aménagées la panneterie et l'échansonnerie. La partie gauche est consacrée aux appartements : les chambres des châtelains, des enfants et un dortoir pour les serviteurs proches. A côté est installé, pourvu d'une cheminée, une sorte de vaste cabinet de toilette qui sert aussi de chauffoir et d'infirmier, c'est là que les servantes tiennent au chaud, l'hiver, les tout jeunes enfants.

La partie droite, à l'extrémité de l'étage, dans des locaux murés et parfaitement sombres, auxquels on n'accède que par une porte étroite et basse, recèle la porcherie, le poulailler et un local où on engraisse chapons et oies.

A l'étage supérieur, logent les chevaliers et le reste de la garnison.

Le haut de la tour, bâti en terrasse, comporte des galeries couvertes pour protéger les défenseurs.

Yvon de Marigné, grand et lourd, fort comme un taureau, passe sa vie à faire la guerre ou à chasser. Autoritaire et implacable avec les petits ou ceux de son rang, il sait, en présence d'un puissant, se faire obséquieux et plat. A force de ruses et d'astuces n'a-t-il pas su conquérir les bonnes grâces d'un homme réputé pourtant pour sa méfiance et une sagacité hors de pair, son seigneur le comte Geoffroy Grise-Gonelle? A la moindre menace de conflit, Yvon se présente chez son suzerain et sollicite l'honneur de combattre, avec ses hommes, sous la bannière comtale. Ainsi obtient-il une indulgence non désintéressée quand il décide d'assaillir un de ses voisins.

Aucun ne trouve grâce à ses yeux, leurs terres sont pour lui l'objet d'une telle convoitise que n'importe quel prétexte est bon pour justifier ses attaques.

Entre tous, celui qu'il exècre le plus se nomme Simon et possède le fief de Segré. Les deux hommes se connaissent de longue

date. Nés la même année ils ont appris le métier des armes à Angers, chez le père de Geoffroy Grise-Gonelle, Foulques le Bon.

Dès les premiers jours, leurs caractères violents et orgueilleux les lançaient l'un contre l'autre. Enfants, puis adolescents, ils se sont à la moindre occasion battus comme des chiens.

Rentrés dans leurs fiefs respectifs, à la mort de leurs pères, cette haine a pu s'exprimer sans frein. Depuis, ce ne sont qu'escarmouches et embuscades, trahisons et reniements, parjures et invocations maléfiques. Rien ne les rebute.

La seigneurie de Marigné, simple tour de guet des comtes d'Anjou, au temps de la jeunesse du grand-père d'Yvon, soldat de fortune, s'est transformée et agrandie d'année en année grâce à d'innombrables rapines. A l'avènement d'Yvon, le plus gros du domaine était déjà conquis.

Par son mariage avec Constance du Plessis-le-Vent, Yvon a apprécié d'acquérir, sans coup férir, une quinzaine de hameaux et de bonnes et grasses terres. En revanche, il regrette de se trouver, du même coup, limité vers le sud : son fief y jouxte, sur des lieues, celui de son beau-père. Archambault, du Plessis-le-Vent, et son fils, Garnier, tiennent solidement des terres qui, bien que moitié moins vastes que celles d'Yvon, rapportent presque autant, leur assurant la possibilité d'entretenir des troupes nombreuses.

Les malheurs conjugaux et familiaux ont précocement vieilli et rendu taciturne le sire du Plessis-le-Vent. Ses quatre femmes sont mortes en couches, et de tant d'enfants – Dieu seul sait combien il en a procréé! – au point de ne pouvoir fournir de chiffre, même approximatif, seulement pour ses rejetons légaux – il ne reste de vivant que Constance et Garnier, âgé aujourd'hui de quinze ans. Tous les autres ont succombé, par maladie, guerre ou accident.

Depuis la disparition d'Ermengarde, sa dernière femme, Archambault, sentant ou croyant sentir les atteintes de la vieillesse, attend avec impatience et anxiété le moment de marier Garnier, il veut être sûr que sa lignée ne s'éteindra pas.

Chaque fois qu'il rencontre Constance ou son gendre il se

lamente sur son sort et émet des vœux : que Garnier fasse des mâles, et que tous vivent. Une nombreuse descendance, affirme-t-il, n'est-elle pas la principale richesse de l'homme? Garnier, brimé dans ses moindres mouvements, renâcle. Au Plessis-le-Vent la hargne perpétuelle domine les relations père-fils.

Constance tient de son père. Une maussade tristesse n'arrange pas un visage aux traits ingrats. Du matin au soir elle soupire. Avare de paroles, elle n'ouvre la bouche que pour se plaindre. Depuis son mariage en 955, son époux, ses cinq enfants – trois garçons, deux filles – alimentent ses raisons de récriminer. Cependant elle n'est point mauvaise, les serviteurs la préfèrent à son époux, qui frappe à tour de bras, au moindre prétexte.

Entourée de servantes et de suivantes – femmes ou filles de chevaliers – la dame s'emploie aux multiples problèmes domestiques. C'est elle qui veille à la bonne rotation et au renouvellement des stocks de vivres du château. Affairée et inquiète, elle va et vient du matin au soir dans la sombre bâtisse, persuadée qu'en dépit de sa diligence, son époux la critiquera.

Lorsque la guerre le laisse en repos, le seigneur Yvon s'ennuie. Certes il y a la chasse, mais rien à ses yeux ne peut remplacer les fortes émotions du combat. Alors, pour se dédommager, il fait l'amour. Peu de femmes au château ont pu échapper à sa concupiscence. Ses bâtards ne se comptent plus. Constance n'ignore rien. Dès les premiers jours de leur mariage, de bonnes langues l'ont prévenue. Bien qu'elle en souffre, à la longue elle s'y serait accoutumée si, depuis la naissance de leur dernière fille, Yvon n'avait commencé à ne plus pouvoir la supporter. Ce dernier accouchement, qui a failli l'emporter, a aussi définitivement déformé la pauvre dame.

Yvon ne lui adresse plus la parole que pour donner des ordres, l'insulter ou l'humilier. Ses amours avec Mahaut semblent l'inciter à plus de dureté et de mépris. A juste titre Constance peut parler de « calvaire ». De plus en plus fréquemment, certains, qui se prétendent bien informés, annoncent la répudiation prochaine de la malheureuse dame. D'autres insinuent qu'un « décès accidentel » arrangerait mieux les affaires d'Yvon, car il lui permettrait

de conserver d'heureuses relations avec son beau-père, dont le fils unique n'a toujours pas de descendance.

Le 7 avril 969, le lendemain matin du jour qui a vu, une fois de plus, le petit Eudes frappé par le sire de Marigné et consolé par Conrad le Saxon, une animation extraordinaire bouleverse les habitudes du château, de la cour au donjon. Tôt, un sergent et deux hommes, en provenance du Plessis-le-Vent, sont venus annoncer que le beau-père du sire Yvon, Archambault, accompagné de son fils, arriverait en fin de matinée pour saluer sa parenté et l'entretenir d'un sujet fort important. Depuis, les préparatifs vont bon train.

< Que nous veut ton père?... grogne Yvon, en arpentant à grands pas la salle d'apparat. Qu'a pu encore inventer cet hypocrite radoteur, pour venir nous troubler? >

Il s'arrête un instant devant son épouse, puis comme elle ne répond rien, les insultes tombent dru sur la tête de la pauvre femme.

A la longue, elle n'a que l'idée de dire :

< Comment le saurais-je, seigneur? Et pourquoi me reprocher cette visite comme un ennui que, maligne, j'aurais eu la pensée de vous infliger? >

Yvon s'arrête devant elle et hurle :

< Paix! la peste vous emporte, vous et vos deux balourds. >

Puis il éclate de rire et ajoute :

< A force de souhaiter que tu crèves, je finirai bien par être entendu. En attendant, si tu profères une seule parole de plainte en présence de ta parenté, je vous poignarde tous les trois avant que l'un de vous ait seulement bougé le petit doigt. >

Il fait, ce matin-là, un éclatant soleil. Comme toujours, en sortant de la pénombre du donjon, la luminosité éblouit Yvon. A grands pas il se dirige vers la maison de Mahaut. Sur son passage, il trouve le temps de distribuer une demi-douzaine de horions à des serviteurs occupés à répandre des branchages dans une vaste zone de la cour, que des pluies récentes ont transformée en bourbier.

Les Chevauchées de l'an mil nous racontent en deux volumes l'histoire d'Eudes le Ruffin (le rouquin).

Par le biais de la fiction, mais avec une érudition très sûre, Claude Poulain nous entraîne dans un récit haut en couleur qui ne cessera jamais d'être un roman d'aventures.

En ce x^e siècle, terroirs et pouvoirs sont à qui sait ou peut s'en saisir. Richesses et honneurs sont réservés aux plus violents, aux plus rusés, aux plus impietoyables, aux moins scrupuleux. Et pourtant c'est ce x^e siècle qui accouchera de la féodalité.

Dans le second tome, le lecteur saura avec quelle fougue Eudes le Ruffin mettra tout en œuvre pour conquérir un fief.

**Illustration de couverture :
Tapisserie de Bayeux, XI^e siècle.
Avec l'autorisation spéciale
de la Ville de Bayeux.**



B 24167.8  6.94
ISBN 2.207.24167.X
149 FF TTC